

EN QUOI FAISONS-NOUS COMPAGNIE AVEC LE MENHIR DANS LES LANDES?

GIULIA RUMASUGLIA

Une question incongrue pour une pièce insolite. Le monde foisonnant de Marielle Pinsard s'invite au Théâtre Saint-Gervais du 5 au 10 septembre et y convie le bizarre. La metteuse en scène lausannoise interroge le thème de l'animalité au travers de plusieurs visions: poétiques, animales, bibliques, mystiques... Sur le plateau, quatre comédiens Africains, quatre Suisses et un danseur bionique confrontent leur singularité pour un spectacle aux frontières de l'humanité.

GO—Comment avez-vous abordé le thème de «l'Homme et la bête»?

MP—J'ai voulu observer la façon dont les gens perçoivent l'animalité ailleurs, que ce soit en eux ou autour d'eux. La démarche est certes sociologique mais l'application du jeu reste très physique, très caractérielle. Je ne veux toutefois pas faire de théâtre didactique. Le but consiste à ouvrir l'esprit, donner envie, faire voyager à travers les gestes.

Vous avez réalisé plusieurs workshops en Afrique pour développer cette problématique. Pourquoi ce continent en particulier?

C'est vrai que j'aurais pu aller partout. Naïvement, je croyais que l'Afrique avait un rapport à l'animalité différent du nôtre. Mes préjugés en ont pris une claque. Ce que j'ai remarqué, c'est qu'à cause de ce lien africain, les gens ont certaines attentes vis-à-vis du spectacle selon leur culture. Moi, je suis arrivée là-bas avec très peu de connaissances. Je m'attendais à ce que les gens soient autres, mais je me suis trompée: tous les acteurs se ressemblent, c'en est presque fatigant. Le comédien est une race.

En quoi faisons-nous compagnie avec le menhir dans les landes est composé de 13 tableaux. A quoi correspond chacun d'eux?

Comme le sujet est vaste, j'ai demandé à chaque acteur ce que l'animalité lui évoquait. Chacun des treize petits contes correspond donc à une vision personnelle, il ne s'agit pas d'un spectacle linéaire. Il est né non pas d'un

texte mais des comédiens.

Quel est le rôle de l'imaginaire dans chacune de ces visions?

Mon travail a consisté en la mise en scène de l'imaginaire des acteurs. Mettre ces tableaux en scène, c'était coordonner différents mondes, celui des comédiens, du scénographe, de la costumière et laisser un peu de place à l'ingrédient spectateur pour la composition finale. Paradoxalement, il s'agit de mon spectacle le plus contrôlé. Si une scène dure une minute de plus que prévu, l'effet est raté. Le metteur en scène est un alchimiste.

Comment avez-vous fait ressortir leur animalité?

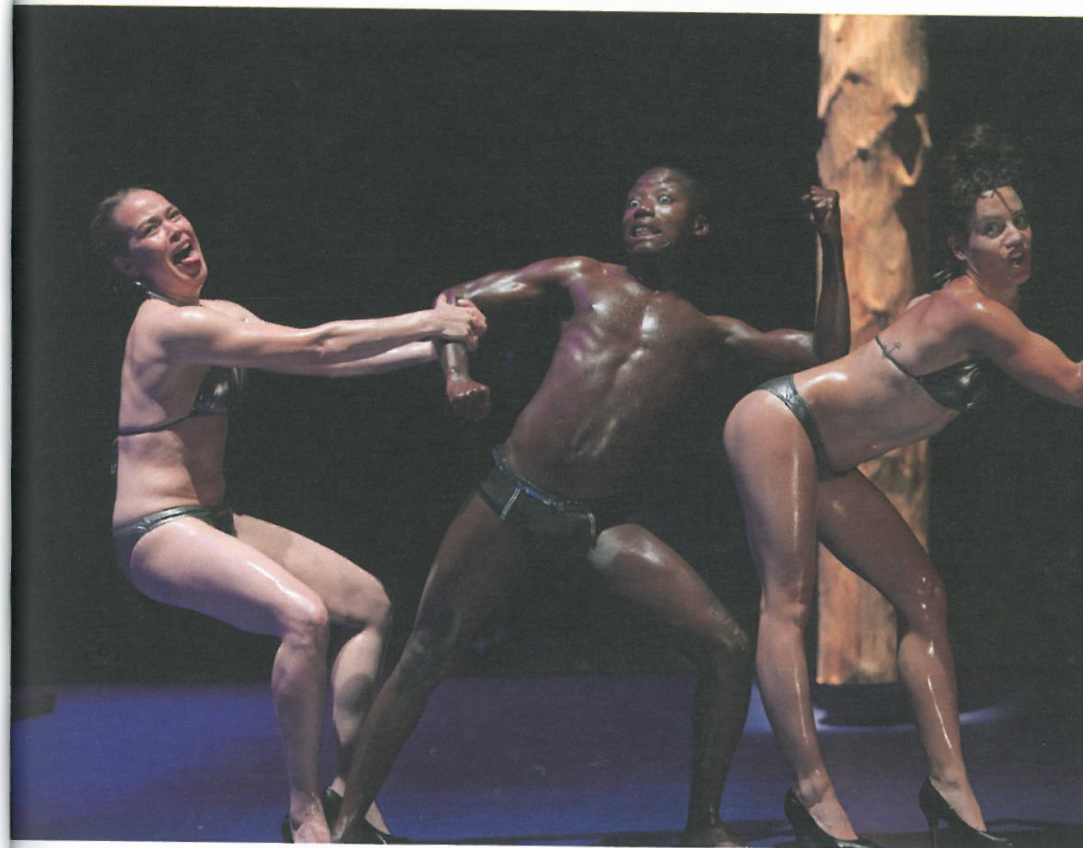
C'est une question d'engagement physique. Les acteurs ont dû s'investir à 100%, donner leur corps et leur énergie. On m'a d'ailleurs dit que des émanations se dégageaient de la pièce, que des esprits s'étaient invités sur la scène et pas seulement chez les acteurs africains. Cette décharge d'énergie génère des apparitions, des troubles. Les actes des comédiens ne sont pas les uniques composants de la pièce, ce qui s'en dégage est tout aussi essentiel.

Où se trouve la bête alors?

Chacun possède son propre regard sur l'animalité. Parmi les treize images, on prend ce qu'on a à prendre, tout dépend de ses affinités. Et il ne faut pas complexer si on ne saisit rien, cette pièce est un ovni.

«Le metteur en scène est un alchimiste.»

Marielle Pinsard



↑ Un spectacle OVNI qui interroge les rapports entre l'homme et la bête en lui.
© MARIO DEL CURTO

✓ Du 5 au 10.9 à 21h (105')
Théâtre Saint-Gervais
www.batie.ch
Du 1 au 15.9: exposition de Simplicie
Ahouansou en lien avec la pièce.